

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 15 (1877)  
**Heft:** 48

**Artikel:** Yvonne et Carmen : [suite]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-184434>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

guè tant avoué sè séancès dè la justice! Qu'est-te cein à coté dão Grand Conset!

Tot parâi, à fooce de restâ à la méma pliace, cein lè z'eingourdessâi. Yé la piauta tot einmourtiâ, qu'ein a ion que dese à l'autro :

— S'on saillessâi onna vouarbetta po allâ pequâ on demî?

— S'on vâo, fe l'autre, et sailliron.

L'alliron tsi lo pére Bize, iô déemandiron on demi-litre dè Dézalâ et âo bet d'on moment, *guelin, guelin, guelin, guelin*, l'ouïon sonnâ oquîè.

— Oh! qu'est-te gosse, se desiron, s'bahi se y'a onna vôtâ lé d'amont, âo bin se l'est dza l'appet?

Adon viron passâ que devant on hussié avoué sa vesta verda, et ion dâi grands conseillers tracè frou po lâi démandâ que l'irè, et revint sè chetâ.

— Eh bin, demandè l'autro que n'avâi pas remouâ, est-te por no qu'on sonnè?

— Na! l'est po lè z'écovirès.

## YVONNE ET CARMEN

### IV

Les jours suivants, Didier, au milieu de ses occupations et de l'entraînement de la vie de Paris, pensa souvent à l'étrange fille qui avait captivé son attention durant une soirée entière. Il aurait sans doute fini par l'oublier, si elle ne s'était, à tout instant, trouvée sur son chemin. Il la rencontrait au bois, montant avec intrépidité des chevaux à demi-sauvages; elle passait rapidement près de lui, sans le regarder, et probablement sans le voir. Aux Italiens, aux Français, à l'Opéra, il l'apercevait dans une loge d'avant-scène, puis il la retrouvait dans tous les bals, et souvent il se surprenait à l'affût, regardant derrière le rideau de sa fenêtre si le porche de l'hôtel Pénélan s'ouvrait pour livrer passage à sa voisine.

Un mois se passa ainsi; le nabab ouvrit ses salons pour donner, comme l'hiver précédent, une série de fêtes. Le désir de pénétrer dans cette maison fut, chez Didier, plus fort que sa résolution de se tenir à l'écart, et il se fit enfin présenter; le lendemain il recevait une invitation.

Un luxe princier régnait à l'hôtel Pénélan, et en entrant dans cette somptueuse demeure, on avait peine à croire que, pendant quinze ans de sa vie, le maître de toutes ces richesses gagnait chaque jour son pain et ne possédait même pas un abri.

Mademoiselle de Pénélan, debout à l'entrée du premier salon, recevait les invités. Le salut qu'elle rendit à Didier aurait été un peu hautain si un imperceptible sourire n'en eût adouci l'intention. Il lui demanda une valse; c'était la première fois qu'il lui adressait la parole; elle répondit par un signe de tête affirmatif sans lui désigner le numéro de cette valse; il n'osait pas le lui demander et restait près d'elle, incertain et presque interdit. Elle s'en aperçut enfin et lui dit: « à trois heures du matin ! »

Il passa la soirée à regarder le cadran des horloges, qui n'étaient pas d'accord. L'une avançait d'un quart d'heure, et les autres retardait. L'horloger de la maison était certainement beaucoup moins bien renseigné que le comte d'Hauterive sur leurs différents caprices.

Enfin trois heures sonnèrent; l'orchestre fit entendre le prélude d'une valse, et Didier sentit la taille d'Yvonne frissonner sous son étreinte. Ses mouvements avaient une incroyable rapidité, et des élans inattendus. Quelque vaste que fût l'espace, il était trop restreint pour elle, et partout, en Europe, elle devait se trouver à l'étroit. Ce n'était pas Didier qui la dirigeait, c'était elle qui l'entraînait! Ils arrivèrent ainsi dans une serre immense où des plantes incon-

nues en France rappelaient aux maîtres du logis la patrie d'adoption qu'ils avaient quittée.

Yvonne s'y arrêta. Les lampes vénitiennes, suspendues au milieu des gigantesques feuillages, ressemblaient à de grands fruits transparents; leurs lueurs différentes jetaient des rayons distincts comme ceux de l'arc-en-ciel, et le parfum des fleurs se mêlait aux fraîches senteurs des jets d'eau. On était à peine les bruits confus de la fête! C'était la solitude complète et mystérieuse.

Yvonne, debout en face de Didier, fixait sur lui un regard interrogateur.

— Monsieur d'Hauterive, dit-elle enfin, je voudrais savoir pourquoi, me rencontrant chaque soir, depuis un mois, vous ne m'aviez jamais fait danser?

— Parce que je n'avais pas eu l'honneur de vous être présenté.

— Il vous était facile d'avoir cet honneur-là.

Didier ne trouva naturellement rien à répondre.

— D'où je conclus, continua-t-elle, qu'il y avait un autre motif. Voyons! Dites-moi la vérité! Je veux la connaître.

Didier se sentait étrangement troublé. Les yeux ardents qui cherchaient à lire sa pensée restaient, comme deux sentinelles, fixés sur les siens. Cette fille, franchement hardie, loyalement provocante, bouleversait son esprit et ses sens.

— La vérité, répéta-t-il; eh bien! la vérité, c'est que j'avais peur de vous!

— Ah!... Et pourquoi aviez-vous peur de moi?

— Vous me faites là une question à laquelle je ne puis pas répondre.

— Parce que vous ne voulez pas y répondre.

— C'est possible.

— Il faut pourtant que je sache cela... que je sache tout! Il le faut!

— Alors, puisque vous m'ordonnez de tout dire, vous n'aurez pas le droit de vous offenser de ma réponse: J'avais peur de vous aimer!

Un éclair de joie ardente passa dans le regard d'Yvonne; mais elle se domina aussitôt, et reprit froidement:

— Vous pensez donc que l'homme qui m'aimeraït serait fort à plaindre.

— Je ne suis pas assez fat pour croire que je puis être préféré à tous ceux dont vous avez repoussé les hommages.

— Est-ce là l'unique motif qui a dicté votre réserve?

— Quelle raison pouvez-vous supposer?...

— Mais si vous aimiez déjà... quelqu'un...

Elle eut peine à dire cela; sa voix tremblait.

— Si j'avais aimé quelqu'un, reprit en souriant Didier, je ne vous aurais pas redouté! Je n'aurais pas senti dès le premier jour où je vous ai vue... mais non... de grâce!... ne me rendez pas ridicule en m'arrachant les pensées qui doivent rester enfouies...

— Oubliez que c'est Yvonne de Pénélan qui est ici avec vous, et dites-moi ce que vous pensez d'elle! Je veux le savoir.

Elle posa sa main sur celle de Didier avec un geste d'autorité.

— Ce que je pense d'Elle, de vous! Mais je pense qu'Elle est adorable... et je vous aime!

Il dit cela avec entraînement, puis il ajouta:

— Je suis fou!

Yvonne le regardait toujours, et restait muette en face de lui.

— Voyons, reprit-il, à votre tour dites-moi la vérité. Seul, je me suis tenu à l'écart! Seul, je n'ai pas essayé de vous plaire, et... cela vous a intriguée! A présent vous savez ce que vous vouliez savoir!...

— Croyez-vous donc que je cherche à satisfaire ma curiosité, mon amour-propre aux dépens de votre dignité?... Dans nos pays sauvages, on ne connaît pas les manœuvres du monde!...

— Alors, pourquoi m'avoir forcé à vous dire... que je vous aime?

— Était-ce si difficile à dire, et l'avez-vous dit aujourd'hui pour la première fois de votre vie?

— Ce n'est pas la première fois que je le dis, mais c'est la première fois que je le pense.

Yvonne tordait dans ses doigts une feuille qu'elle avait arrachée de sa tige.

— Monsieur d'Hauterive, dit-elle, ne prenez ceci ni pour un jeu, ni pour une démarche inconsidérée. Je n'ai point été élevée comme les autres jeunes filles. Mon père n'avait pas le temps de s'occuper de moi; il était absorbé par la conquête de cet or dont nous avons plus qu'il ne faut. Il ne l'a pas gagné en faisant des spéculations; il l'a cherché au fond de la terre en creusant le sol de ses mains. Pendant ce temps je grandissais loin du monde civilisé, vivant sans contrainte, et sans autre guide que la femme qui m'a nourrie et élevée. De cette enfance aventureuse, de cette liberté sans limite, il me restera toujours quelque chose.

— Mais c'est cela, s'écria Didier, qui fait votre charme tout-puissant! Vous ne ressemblez à aucune autre femme!

Yvonne s'assit sur une banquette de bambou, et fit signe à Didier de s'asseoir près d'elle.

— Rappelez-vous, lui dit-elle, que je prendrai toutes vos paroles pour l'expression absolument vraie de votre pensée, et ne me trompez pas. Vous venez de me dire que vous m'aimez, et qu'avant de me connaître vous n'aviez jamais aimé personne. Cela est-il vraisemblable? Cela est-il vrai?

— C'est vrai dans le sens où je l'entends.

— Dans quel sens l'entendez-vous?

— Mais..., je ne puis vous expliquer...

— Expliquez-moi tout ce que vous voudrez!... Ne me traitez pas comme une jeune fille qui doit tout ignorer. Je veux vous connaître.

(Fin au prochain numéro.)

L'autre jour, un étranger se penche à la fenêtre de l'hôtel Gibbon, pour voir passer notre corps de cadets et tombe sur le pavé du haut de son 3<sup>e</sup> étage. Par un miracle étrange, il n'est pas tué, pas même blessé. Il se relève et dit sentencieusement aux curieux attirés par cet accident :

— Voilà ce que c'est de ne jamais avoir commis d'excès!

On peut perdre un parapluie à tout jamais, mais un créancier se retrouve toujours.

Deux riches campagnards, en séjour à Lausanne et tout de noir habillés, partagent un demi-litre au Grand-Pont. Un troisième survient et dit en entrant :

— Quel bon nouveau? collègues.

— Eh bien! voilà Kars qui est pris.

— Ah! il est pris... était-il de la bande Arnold?

*La taille de l'homme.* — La question de la taille de l'homme est une de celles qui ont le plus excité la curiosité des anthropologues. D'après une étude d'ensemble que vient de publier la *Revue d'Anthropologie*, l'homme le plus grand qu'on ait rencontré serait un Finlandais, mesurant 2<sup>m</sup>.83; l'homme le plus petit aurait été un nain qui n'avait que 43 centimètres de hauteur. Entre ces deux extrêmes, il existe de nombreuses différences, et les climats, les habitudes, les mœurs exercent une influence considérable sur la hauteur moyenne des hommes.

Les Patagons constituent la population chez laquelle les individus atteignent la hauteur moyenne la plus considérable: celle de 1<sup>m</sup>.78. Les Boschimans de l'Afrique australe sont, au contraire, les

plus petits des hommes: leur taille moyenne ne s'élève pas à plus de 1<sup>m</sup>.35. La moyenne entre ces deux extrêmes seraient de 1<sup>m</sup>.60, si l'on considère surtout que, d'après Lapeyrouse, les Samoëns, une peuplade peu connue, ont, en général, 1<sup>m</sup>.80 à 1<sup>m</sup>.85.

La *Revue d'Anthropologie* croit cependant que cette moyenne doit être un peu plus élevée, et elle propose d'adopter le terme de 1<sup>m</sup>.65 comme le point central à partir duquel devront diverger les divisions pour la stature.

**Casino-théâtre.** — La représentation de l'*Ami Fritz*, si impatiemment attendue, ne pouvait manquer d'attirer beaucoup de monde, aussi notre salle de théâtre était-elle comble jeudi soir. Rien de plus attrayant que cette comédie dans laquelle MM. Erckmann et Chatrian ont si bien réuni le pittoresque et la naïveté; point de grands effets, d'émotions poignantes, de passions indomptables: d'un bout à l'autre, au contraire, des scènes pleines de grâce et de sérenité. La donnée est des plus simples: Un riche propriétaire, Fritz Kobus, fier de sa fortune, amateur de la bonne chère, se complait dans sa vie de célibataire à laquelle il est résolu de ne jamais renoncer. Un incident survient, Suzel, la fille de son fermier, lui apporte un bouquet de violettes et voilà ce cœur de vieux garçon tout troublé. Le rabbin David Sichel, son ami, auquel le fait n'a point échappé, et qui est un marin infatigable, dresse toutes ses batteries, utilise toutes ses ressources pour arriver à ses fins; et peu de jours après il le bonheur d'assister au mariage de son ami. L'action se poursuit calme, intéressante pendant deux heures où l'on reste sous le charme de scènes et de détails pleins de fraîcheur et de sentiment. Le second acte, surtout est ravissant; c'est une pastorale délicieuse, qui égaie, intéresse et repose l'esprit tout à la fois. — Nous pouvons ici, sans arrière-pensée et sans hésitation, donner tous nos éloges à MM. Gaillard, René Robert et Mlle Houder pour la manière vraiment distinguée dont ils se sont acquittés des principaux rôles. Nous n'oubliions point MM. Girard, Philippe, ni Mme Laurent qui ont su apporter sur la scène tant de gaieté et d'entrain.

Nous avons rarement vu une représentation aussi bien réussie et un public aussi content. Puisse notre troupe dramatique, qui fait chaque jour de nouveaux sacrifices et de nouveaux efforts pour remplir consciencieusement sa tâche, être souvent récompensée par de semblables succès.

Demain, dimanche: *Marceau ou les Enfants de la République*, grand drame historique.

Les nouveaux abonnés pour l'année 1878 recevront le journal gratuitement jusqu'au 31 décembre courant.

L. MONNET.

## PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Agendas de poche et de cabinet pour 1878. — Fournitures de bureaux et d'écoles. — Registres en tous genres et confection. — Presses à copier. — Impression de têtes de lettres, de cartes de visites et d'enveloppes avec raison de commerce. — Papeterie fine, maroquinerie. — Timbrage du papier à lettres en couleur et à sec. — **Jumelles de théâtre** à prix très avantageux, etc., etc.

**Causeries du Conteure vaudois**, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> séries (se vendent séparément.)